

Johann Philipp Gabler (1753–1826)

LA JUSTE DISTINCTION ENTRE LA THÉOLOGIE BIBLIQUE ET DOGMATIQUE *COMMENT FIXER LES OBJECTIFS ET L'UNE ET DE L'AUTRE ?*

Discours inaugural prononcé le 30 mars 1787 par le Maître J. Ph. Gabler,
Professeur Ordinaire de Théologie à l'université d'Altdorf.

*[Version française réalisée directement sur le texte latin
par le Père Gérard Remy (Metz, octobre 2006)]*

*Monsieur le Recteur Magnifique de l'Académie ;
Monsieur le Préfet Magnanime de cette ville forte et de son territoire ;
Messieurs les Révérends Professeurs, illustres, compétents et célèbres de tous rangs,
excellents soutiens, Collègues unis d'amitié ;
Et toi cohorte d'étudiants d'élite par la noblesse de la race et de la vertu ;
Auditeurs de tout rang, distingués et estimés !*

Que les livres saints, surtout ceux de la nouvelle Alliance soient la source unique et absolument limpide où [180]¹ il faut puiser toute connaissance vraie et certaine de la religion chrétienne ; que dans l'état d'ambiguïté et d'incertitude de la science humaine ce sacré Palladium² doive être notre unique refuge, si nous aspirons à une intelligence solide des choses divines et si nous voulons concevoir une espérance sûre et ferme dans le salut, voilà ce que, vénérés auditeurs, tous ceux qui se vouent aux réalités saintes du christianisme sont unanimes à professer.

– Mais, malgré ce consensus, pourquoi tant de divergences d'opinion, même en matière religieuse ? Pourquoi tant de funestes divisions ? L'origine de cette dissension se trouve assurément dans l'obscurité de quelques passages des saintes Écritures ; dans l'habitude perverse d'introduire ses opinions et ses jugements dans ces livres ou dans une manière servile de les interpréter, dans une distinction superficielle de la religion et de la théologie, ensuite dans un mauvais alliage entre la simplicité et la facilité de la théologie biblique la subtilité et la rigueur de la théologie dogmatique.

En effet, il n'est pas rare que les livres sacrés – à considérer la lettre ou la réalité elle-même – soient couverts de la plus grande obscurité, non ce n'est pas rare, pour que j'en fasse une ample démonstration ; en effet, la réalité elle-même est parlante et tant de vains travaux des interprètes le proclament. A cela il y a plusieurs raisons : la nature et le genre de réalités transmises dans ces livres ou le caractère inhabituel des paroles ou du langage dans son ensemble ou la nature des temps et des mœurs fort diverse des nôtres, enfin la maladie de

¹ Pagination de l'original latin : cf. http://www.cjconroy.net/ott/gabler_lat05.pdf.

² A comprendre ici comme une allégorie de l'Écriture : cf. *Dictionnaire de l'Académie française* (1932-1935).

beaucoup à interpréter correctement ces livres, soit en raison d'une ancienne habitude soit en raison du style propre à chaque auteur. [181] Énumérer toutes et chacune de ces raisons serait ici sans intérêt, alors qu'il est évident que l'obscurité des Écritures, d'où qu'elle vienne, ne peut pas ne pas générer une grande variété d'opinions. Contre le sort de notre religion l'audace funeste de beaucoup s'est accrue par l'adjonction téméraire de leurs propres opinions, même les plus légères, aux auteurs sacrés. Ils s'efforcent d'affermir la légèreté de leurs opinions par le poids des auteurs sacrés : pour tout dire, ils s'appliquent à revêtir leurs commentaires humains d'une apparence divine. Ils ne sont pas les seuls qu'il faut suspecter de faire violence aux livres saints, ceux que nous savons manquer totalement de la faculté d'interpréter correctement ; souvent, même nous avons remarqué que les interprètes les plus sagaces et les plus experts en la matière en arrivaient, après avoir négligé les règles d'une juste interprétation, à s'en remettre plus volontiers à leur génie. Ne pensons pas qu'ils tirent, de manière appropriée et légitime, leur opinion favorite des auteurs sacrés, sous prétexte qu'ils utilisent un vocabulaire sacré : il arrive, en effet, souvent que, tout en s'attachant aux mots, ils ne rejoignent pas la manière de parler propre aux auteurs sacrés et qu'ils expriment n'importe quoi sauf le sens voulu par ces auteurs. En effet, s'ils expliquent des métaphores avec de la poussière fine, pour me limiter à ce cas, au lieu de référer la chose à des notions universelles, ils produisent assurément un sens qu'ils se persuadent tirer des livres saints³.

[182] Une autre cause, aussi grave, de dissension, provient de la négligence à distinguer religion et théologie ; en effet, s'il en est qui rapportent le domaine de la théologie à la religion, nous comprenons facilement qu'il est un espace des plus vastes pour une divergence d'opinion des plus âpres, d'autant plus funeste qu'on souffre péniblement de se voir soustraire ce qu'on rapporte à la religion. Qu'il y ait assurément une grande différence entre la religion et la théologie, après Ernesti, Semler, Teller, Spanding, Toellner et les autres, Tittmann⁴, personne honorable, vient remarquablement de l'enseigner. Pour emprunter le langage de cet homme supérieur, la religion est la doctrine divine transmise dans les Écritures, enseignant ce que chaque chrétien doit croire et faire pour obtenir le bonheur en cette vie et dans la vie future. La religion est donc une sagesse claire pour le peuple, tandis que la théologie est une science subtile, érudite, entourée par l'accompagnement de nombreux arts ; elle n'est pas seulement tirée de l'Écriture sainte mais encore d'ailleurs, en particulier de la démarche philosophique et historique ; elle est de plus une discipline élaborée par l'art et le génie humains, issue du soin et de l'assiduité dans [183] l'observation, passée à l'épreuve de divers échanges avec toutes les autres disciplines ; elle ne traite pas seulement des questions propres à la religion chrétienne mais encore de celles qui s'y rattachent de quelque manière et les expose avec soin et ampleur et fait place à la subtilité et à la rigueur de la dialectique. Le côté populaire de la religion ne comporte pas cette richesse littéraire et historique.

Ce malheureux besoin de mélanger des réalités diverses, la simplicité de la théologie, dite biblique, avec la subtilité de la théologie dogmatique, a alimenté et, malheureusement, alimente pour longtemps ce triste désaccord des esprits, alors que l'une me semble devoir être plus soigneusement distinguée de l'autre que jusqu'à présent la plupart ne le font. – De cette chose il faut établir quelle est la nécessité ou quelle modalité est à observer ; c'est cela même que, dans les limites de mes forces et dans la mesure du possible, j'ai décidé d'exposer brièvement dans ce discours. – J'implore avec force votre indulgence [...] ⁵ et, pour que vous

³ [181-182 *] Mérite d'être lu dans cette question avant tout, ce que le vénéré Ernesti, [182] homme immortel, a observé à bon droit et avec compétence ; sur l'interprétation grammaticale des livres sacrés et sur la vaine interprétation des livres sacrés par les « philosophants », *Opusc. philolog.* ed II, p. 219ss et Morus, homme supérieur, dans *Prolus. de discrimine sensus et significationis in interpretando*, Leipzig 1777.

⁴ [182 *] *Progr. de discrimine theologiae et religionis*. Wittenberg 1782.

⁵ Le texte latin écrit ensuite : « A.O.O.H. » – abréviation qui peut se traduire par : « honorables auditeurs de toutes les facultés ».

me prêtiez une oreille et un esprit bienveillants et que vous m'accordiez avec humanité votre sympathie à moi qui expose avec crainte des choses sérieuses, je vous prie et vous implore tous et chacun en particulier, avec les égards qui conviennent, du mieux que je puis en toute sincérité.

La théologie biblique relève du genre historique en rapportant ce que les écrivains sacrés ont pensé des choses divines ; au contraire, la théologie dogmatique [184] relève du genre didactique en enseignant ce que chaque théologien, en fonction de son génie, du temps, de l'époque, du lieu, de son appartenance, de son école et d'autres choses semblables, démontre par la raison sur les réalités divines. La première, dont l'argumentation est historique est toujours en accord avec les choses qu'elle a observées (bien que, malgré l'application de son art, elle se les représente différemment selon les uns et les autres) : l'autre est soumise à un rapport multiple avec les autres disciplines : ce que l'observation constante et permanente de tant de siècles démontre tant et plus. En effet, combien les Églises des docteurs diffèrent des tout débuts de la religion chrétienne, les Pères l'appellent, selon les variétés de l'époque et du climat, des systèmes ! En effet, l'histoire de la théologie apprend qu'elle a sa chronologie et sa géographie. Combien diffère de cette ancienne discipline la théologie scolastique médiévale, recouverte des épaisses ténèbres de la barbarie ! Après que la lumière de la doctrine du salut eut émergé de ces ténèbres, toute division ne disparut pas totalement même dans l'Église réformée, à parcourir rapidement le domaine des Sociniens et des Arminiens. Pour rester dans l'Église luthérienne, autre est, en effet, l'enseignement de Chemnitz et Gerhard, autre celui de Calvin, celui de Musaeus et Baier, de Buddé, de Pfaff et Mosheim, de Baumgarten, autre celui de Carpov, de Michael et Heilmann, d'Ernesti et Zachariae, de Teller, de Walch, de Caarpzov, de Semler, autre enfin celui de Doederlein. Mais les écrivains sacrés ne sont pas à ce point protéiformes pour pouvoir revêtir cette variété de forme et d'apparence dans l'enseignement de la théologie. Je ne veux pas dire que tout est incertain et douteux en théologie et [185] que tout est permis au seul jugement humain, mais que ce qui a été dit jusqu'à présent vise à nous faire distinguer soigneusement les choses divines des humaines, à établir une distinction entre la théologie biblique et la dogmatique, à nous faire subordonner à ces mystères qui, dans les livres sacrés, concernent de très près ces temps et ces hommes, les idées pures de notre philosophie – que la divine providence a voulu être de tous les lieux et de tous les temps – sur le fondement de la religion et à marquer avec plus de soin la frontière entre la sagesse divine et l'humaine. Ainsi notre théologie gagnera en rectitude et en fermeté et elle n'aura plus rien à craindre de l'agression la plus rude de ses ennemis. Le vénéré Zachariae⁶ s'est glorieusement acquitté de cette charge : pour autant qu'il en est ainsi, il est à peine besoin de rappeler ce qu'il a laissé aux autres à amender, à définir plus nettement et à développer. Tout revient à ce que, d'une part, nous tenions la juste mesure des conceptions des auteurs sacrés dont il faut soigneusement s'informer et que, d'autre part, nous établissions leur usage dogmatique et ses justes limites.

D'abord il faut, en ce domaine des plus sérieux, rassembler soigneusement les idées sacrées et, si elles ne le sont pas expressément dans les saintes Écritures, les adapter nous-mêmes les unes aux autres à partir des passages qui ont été rapprochés. Pour procéder avec plus de bonheur et ne pas agir avec témérité et partialité, il faut beaucoup de précaution [186] et de circonspection. Avant tout il faudra être attentif à ceci : ces livres ne contiennent pas la pensée d'un seul homme ni d'une seule époque ou religion. Tous les auteurs sacrés sont des hommes divins, munis d'une autorité divine, mais tous n'ont pas la même forme de religion ; les uns sont docteurs de l'alliance ancienne en même temps qu'élémentaire – Paul la désigne du nom de « éléments pauvres » (πτωχῶν στοιχείων⁷) – d'autres de l'alliance chrétienne plus

⁶ [185 *] Dans un ouvrage fort connu, intitulé : *Biblische Theologie*.

⁷ Cf. Ga 4,9.

récente et meilleure. C'est pourquoi les auteurs sacrés, bien que nous devions les honorer d'un égal respect en raison de l'autorité divine inscrite dans leurs écrits, ne peuvent être tous logés à la même enseigne, si nous prenons en compte l'usage dogmatique. Que l'inspiration (θεοπνευστία) n'a pas détruit la force du génie et la mesure de l'intelligence naturelle des choses chez un auteur sacré, cela ne requiert pas un long discours. Ensuite, quand, à cette occasion, on se demande ce que chacun de ces hommes a pensé des choses divines, et comme on peut le saisir à partir des livres eux-mêmes, sans tenir compte d'un argument d'autorité divine, j'estimerai tout à fait suffisant – de peur que ce qui requiert une preuve nous paraissions nous l'accorder comme une concession – dans cette première question où peu importe avec quelle autorité ces hommes ont écrit mais ce qu'ils ont pensé, de faire abstraction du terrain de l'inspiration divine et de l'occuper seulement quand il est question de l'usage dogmatique des idées. – Puisqu'il en est ainsi, il est nécessaire de dissocier, si nous ne voulons pas travailler au hasard, chaque période de la religion ancienne et nouvelle, chaque auteur, chaque genre littéraire, [187] dont chacun a usé selon le temps et le lieu, à supposer qu'il existe un genre historique, didactique ou poétique. Si nous quittons la voie droite, même si elle est ennuyeuse et peu agréable, il est impossible de ne pas s'égarer sur des chemins quelconques et incertains. Il faut donc rassembler avec soin et disposer les idées chacune à sa place, celles des patriarches, de Moïse, David, Osée, Zacharie, Aggée, Malachie et tous les autres ; il ne faut pas mépriser pour bien des raisons les livres apocryphes en vue de cet usage ; ensuite, les idées appartenant à l'époque de la nouvelle alliance, celles de Jésus, de Paul, de Pierre, de Jean, de Jacques. On s'acquitte de ce travail en deux parties : l'une consiste dans l'interprétation légitime des endroits concernés ; l'autre dans la confrontation de toutes les idées des auteurs sacrés.

La première tâche présente beaucoup de difficultés⁸. En effet, il ne faut pas seulement connaître la nature du langage aussi bien commun qui est, dans le N.T., un grec hébraïsant et le grec commun de ce temps, mais aussi celui qui est propre à chaque auteur ; de plus, (il faut aussi connaître) la nature de la signification qui, [188] à tel endroit, établit seule si elle est trop large ou trop étroite, en ajoutant le motif de cette diversité et en indiquant, si possible, l'idée commune en laquelle convergent plusieurs significations sur le même terme⁹ ; il faut aussi rechercher le sens et la nature de la pensée elle-même, quel est le premier sens du mot et quel est celui qui lui a été ajouté. Un exégète prudent ne doit pas s'arrêter au sens premier d'un mot mais il doit continuer vers le second qui lui a été ajouté par le temps, par le génie ou l'enseignement et qui pour cette raison doit être compris parmi les plus remarquables.

Il faut ensuite examiner la propriété ou l'impropriété des termes : opération dans laquelle on pêche souvent ; de peur que nous produisions de nouveaux dogmes en nous attachant aux tropes, dogmes auxquels n'avaient pas songé les auteurs. C'est souvent le cas non seulement avec les livres poétiques ou prophétiques mais encore avec les écrits des Apôtres où cette impropriété du vocabulaire doit être repérée en raison de la fécondité de leur génie, de l'habitude des adversaires ou de l'usage d'un vocabulaire familier aux premiers lecteurs¹⁰. Cela est d'un grand prix, si nous comparons attentivement plusieurs énoncés du même auteur, Paul par exemple et, après avoir comparé les choses et les mots, si nous ramenons plusieurs passages, [189] qui présentent différemment la même idée, à une seule pensée et réalité ; ce que Morus¹¹, un esprit supérieur, dont le nom est un éloge, a remarquablement démontré et

⁸ [187 *] Sur ce sujet Ernesti nous donne d'excellents avertissements dans les commentaires sur la difficulté à interpréter correctement le N. T. *Opusc. philol.* Ed. II, p. 198 ss et p. 252 ss.

⁹ [188 *] S. V. Morus a enseigné quelle précaution prendre dans l'investigation sur la signification d'un même mot dans *Prolus de nexu singificationum eiusdem verbi.*, Leipzig 1776.

¹⁰ [188 **] S. V. Noesselt, *Disp. de discernenda propria et tropica dictione*, Halle 1762.

¹¹ [189 *] Il le fit dans *Disp. de notionibus universis in Theologia* et dans *De utilitate notionum universarum in Theologia*, Leipzig 1782.

illustré. – Ensuite il faut honnêtement examiner si l'Apôtre parle avec ses mots ou avec ceux des autres, s'il a l'intention d'illustrer seulement une pensée ou de la prouver ; si telle est son intention, s'il reprend un argument venant de la nature ou du caractère interne de la doctrine du salut ou des dits des livres de l'ancienne alliance, de façon accommodée à l'intelligence des premiers lecteurs.

Alors que les enseignements des premiers apôtres méritent notre foi, au point que nous pouvons facilement manquer d'une de leurs argumentations, les premiers lecteurs souhaitaient cependant des arguments adaptés à leur intelligence et à leur jugement. Il importe beaucoup de savoir si l'Apôtre propose un enseignement ou une partie de la doctrine chrétienne ou si cet enseignement est plutôt approprié à la nécessité du temps et tient lieu des seules prémisses, selon le langage des logiciens. Si nous maintenons tout ceci correctement, alors nous obtiendrons les vraies saintes idées familières à chaque auteur ; non toutes (il n'y avait pas place dans les livres qui nous sont parvenus) mais seulement celles que l'occasion ou la nécessité d'écrire leur avaient soutirées, mais cependant largement suffisantes et [190] d'un genre assez fréquent, pour que les autres, qui ont été omises, puissent être réunies sans difficulté, qu'elles constituent l'unique principe des idées exprimées ou qu'elles leur soient réunies par quelque lien de conséquence (logique) ; ce qui demande beaucoup de prudence.

Cela fait, il faut passer à l'autre partie du travail, à savoir une comparaison attentive et sobre des diverses parties ajoutées à l'une et l'autre alliance. C'est pourquoi chaque idée doit être soumise aux notions générales, à l'école de Morus, un esprit remarquable, surtout à celles qu'on lit expressément dans tel ou tel passage de l'E. S., selon cette règle que les idées s'accordent avec chaque époque, la forme de la religion, la fonction et le génie et que ne soient pas mélangées celles qui, pour quelque raison, sont distinctes l'une de l'autre. Si cette précaution est négligée, il est impossible que le bénéfice des notions générales ne tourne au plus grand dommage pour la vérité, ne rende vain et ne détruise tout le travail avant sa mise en forme pour tirer les enseignements de chaque auteur. Mais si cette comparaison est ainsi établie au moyen de notions générales, de sorte que chacun garde son bien intégralement et que soit clair en quoi ils s'accordent un à un ou se séparent mutuellement, alors la physionomie d'une théologie biblique pure et sans mélange sera agréable [sourira] et nous aurons un système de théologie biblique, tel que Tidemann en a élaboré un avec bonheur pour la philosophie stoïcienne.

Une fois les enseignements des hommes divins [191] soigneusement réunis à partir des Saintes Écritures, harmonieusement répartis, ramenés prudemment à des notions générales et attentivement comparés, alors la question de leur usage dogmatique pourra être instruite avec fruit, les limites de la théologie biblique et dogmatique devant servir de règle. Sous ce nom, il faut surtout rechercher quels sont les enseignements qui concernent la formulation constante de la doctrine chrétienne et gardent leur importance pour nous et quels sont ceux qui ont été prononcés seulement pour les hommes de telle époque ou de telle alliance. Il est, en effet, certain que tout objet des écrits sacrés n'a pas été destiné à tout le genre humain mais qu'une grande partie fut limitée à un temps, un lieu et à un genre d'hommes selon le dessein divin. Qui, je le demande, appliquerait à notre temps les rites mosaïques abrogés par le Christ ou les avertissements de Paul au sujet du voile des femmes dans l'assemblée ? Les prescriptions de l'alliance mosaïque sont des leçons qui, n'ayant été confirmées ni par Jésus ni par les Apôtres ni par la raison, ne seront d'aucune utilité dogmatique. Pour la même raison, il faut rechercher avec soin ce qui, dans les livres du Nouveau Testament, a été dit de manière adaptée aux connaissances et aux nécessités du premier monde chrétien ou ce qui est à rapporter au modèle constant de la doctrine du salut ; ce qui, dans les dits des Apôtres, est vraiment divin et ce qui est purement humain.

Ici se pose la question particulièrement opportune de la modalité et de la nature de l'inspiration (θεοπνευστία). Cette question très difficile n'est guère traitée, à mon sens, par les dits des Apôtres, qui font mention du souffle divin, parce que non seulement chacun de ces passages contient beaucoup d'obscurité [192] et d'ambiguïté mais aussi parce qu'il nous faut veiller, si nous voulons nous occuper de ces choses avec raison, sans témérité ou avidité, à ne pas porter ces enseignements des Apôtres au-delà de leurs justes limites, surtout quand les seuls effets et non les causes sont perçus par les sens. – Mais, si j'en juge, toute chose doit être établie à partir de la seule observation exégétique, constante et attentive, confrontée avec les paroles avisées de notre Sauveur, promises pour cette cause ; ce qui se réalise avec certitude, que tous les enseignements des Apôtres, de quelque genre ou mode, soient vraiment divins ou que certains, qui n'ont pas trait au salut, soient attribués à leur génie.

Une fois toutes ces choses correctement observées et établies avec soin, seront seulement choisis les passages de l'Écriture Sainte transparents et d'une lecture exempte de doute qui concernent la religion chrétienne de tous les temps et qui présentent la formulation de la foi vraiment divine avec des paroles claires, des dits vraiment classiques, qui puissent servir de fondement à un examen dogmatique plus subtil. Parmi celles-ci seules peuvent être extraites sans aucun doute les idées générales certaines et indubitables qui ont uniquement cours en théologie dogmatique. Si ces idées universelles sortent, grâce à une juste interprétation, de ces dits classiques, une fois extraites elles sont comparées entre elles, une fois comparées, elles sont disposées harmonieusement à leur place, afin qu'apparaissent le lien et l'ordre approprié et vraisemblable des doctrines divines ; alors jaillit la théologie biblique à partir d'une signification plus précise de la langue [193] que, nous le savons, le vénéré Zachariae a recherchée dans un ouvrage fort connu. Ayant jeté les fondements solides de la théologie biblique, entendue dans ce sens précis, que nous avons décrit jusqu'à présent, une théologie dogmatique, adaptée à notre temps, est à construire, si nous ne voulons pas suivre des raisons incertaines. La raison de notre temps réclame avec insistance que nous enseignions avec soin l'accord entre les dogmes divins et les requêtes de la raison humaine et que, autant que possible, nous élaborions chaque chapitre de la doctrine avec art et habileté, de sorte que ni la finesse, dans les passages à disposer harmonieusement ou dans les arguments à manier correctement, ni l'élégance dans la physionomie et la forme en leur ensemble, ni la richesse de la sagesse humaine, de la philosophie et en premier lieu de l'histoire ne laissent aucunement à désirer. – C'est pourquoi la nature et la forme de la théologie dogmatique, alors qu'elle est proprement la philosophie chrétienne¹², doivent être diverses, selon la diversité de la philosophie et de l'intelligence humaine au sujet de ce qui est subtil, savant, harmonieux et adapté, finalement élégant et gracieux ; la théologie biblique demeurant identique dans un tel rapport entre les sciences pour autant qu'elle traite de ce que les hommes divins ont pensé des choses relatives à la religion et qu'elle n'est pas réduite à notre intelligence.

Les choses étant ce qu'elles sont, [...] ¹³ nous comprenons [194] combien dans le progrès des disciplines théologiques, si nous visons une doctrine solide, il nous faut travailler, mais aussi à quel sommet de perfection elles peuvent être portées, pourvu que nous tenions la voie et la manière correctes et sûres de les travailler. Indiquer correctement le chemin qui me semble le meilleur, décrire la manière appropriée au traitement de ces choses, voilà ce que je me suis proposé de dire aujourd'hui ; à vous de juger avec quel succès. – Comme vous l'avez constaté, je n'ai rien osé définir dans les choses elles-mêmes et, si ne n'est après bien des années de pratique et d'observation, je ne définirai rien en elles ; ceci n'est pas le fait de débutants mais de vétérans. Tout le discours a plutôt visé la seule méthode pour construire de façon plus sûre et prudente une théologie biblique et à en désigner avec rectitude les

¹² [193 *] Cf. Toellner, *Theologische Untersuchungen* St. 1, p. 264 ss.

¹³ Cf. supra note 5.

objectifs ; j'ai voulu apparaître comme promoteur et conseiller pour d'autres plus compétents en ce domaine, afin que ceux, auxquels je me sens inégal, essayent et perfectionnent ce que j'ai décrit par cette méthode, pourvu qu'ils le fassent avec modestie et respect envers Dieu, la religion et les saintes Écritures, sans passion et hâte téméraires d'innover. Il faut souhaiter, à cause de l'intégrité et de la sainteté de la religion, que la science biblique et dogmatique s'épanouisse de jour en jour.

[Suit la longue conclusion du discours de Gabler, qui ne concerne plus la théologie biblique mais contient les formalités courtoises de l'occasion. Pour ce motif elle n'est pas traduite ici.]